

LES BOTTES DE SEPT LIEUES

Un jour dans une vieille rue de Paris, j'ai découvert un marchand de bric-à-brac qui exposait, outre quelques objets historiques (ou prétendus tels !) des Bottes de sept lieues.

Comme dans les contes de fées, ces *bottes de 7 lieues* se sont tout de suite adaptées à mes pieds ... elles ont pris la parole... et je me suis retrouvée au pays des contes de fées, des ogres, des géants et du chat botté

Et si votre paire de chaussures préférées prenait la parole, quel voyage nous raconterait-elle?

Le Chat botté

Il était une fois un meunier. Il ne laisse pour tous biens à ses trois enfants : son moulin, son âne et son chat.

Les partages ont été faits.

L'aîné a eu le moulin, le second a eu l'âne, et le plus jeune n'a eu que le chat. Ce dernier ne pouvait se consoler d'avoir un si pauvre héritage de son père:

- "Mes frères, disait-il, pourront gagner leur vie honnêtement en se mettant ensemble; quant à moi, lorsque j'aurai mangé mon chat, et que je me serai fait un manchon de sa peau, il faudra que je meure de faim. "

Le chat qui entendait ce discours, lui dit d'un air posé et sérieux:

- "Ne vous affligez point, mon maître, vous n'avez qu'à me donner un sac, et me faire faire une paire de bottes pour aller dans les broussailles, et vous verrez que vous n'êtes pas si mal partagé que vous croyez. "

Le dernier fils du meunier, le maître du chat n'y croyait guère. Il lui avait vu faire de multiples tours de souplesse, pour prendre des rats et des souris.

Il se pendait par les pieds, ou qu'il se cachait dans la farine pour faire le mort.

Mais il ne désespérait pas d'être secouru de sa misère par le chat.

Il a donné au chat ce qu'il avait demandé.

Le chat se a mis bravement ses belles bottes et, et a mis son sac à son cou, il en a pris les cordons avec ses deux pattes de devant, et est parti dans une garenne où il y avait beaucoup de lapins. Il a mis du son dans son sac, et s'est étendu comme s'il était mort. Il a attendu que quelque jeune lapin peu instruit encore des ruses de ce monde, vienne se fourrer dans son sac pour manger ce qu'il y avait mis.

A peine était-il couché, qu'il a été satisfait; un jeune étourdi de lapin est entré dans son sac.

Le chat a tiré aussitôt les cordons l'a pris

. Tout fier de sa proie, il est allé chez le roi et a demandé à lui parler.

On l'a fait monter à l'appartement de sa majesté où, une fois entré il a fait une grande révérence au roi, et lui dit:

- "Voilà, sire, un lapin de garenne que monsieur le Marquis de Carabas (c'était le nom qu'il lui prit en gré de donner à son maître), m'a chargé de vous présenter de sa part. "

- "Dis à ton maître, que je le remercie, et qu'il me fait plaisir. "

Une autre fois, il est allé se cacher dans du blé, en tenant toujours son sac ouvert; et lorsque deux perdrix y sont entrées, il a tiré les cordons, et les a prise toutes deux.

Il est allé ensuite les présenter au roi, comme il avait fait avec le lapin de garenne. Le roi a reçu encore avec plaisir les deux perdrix, et lui a fait donner à boire.

Le chat a continué ainsi pendant deux ou trois mois à porter de temps en temps au roi du gibier de la chasse de son maître.

Un jour il a appris que le roi devait aller à la promenade sur le bord de la rivière avec sa fille, la plus belle princesse du monde il dit à son maître:

- "Si vous voulez suivre mon conseil, votre fortune est faite; vous n'avez qu'à vous baigner dans la rivière à l'endroit que je vous montrerai, et ensuite me laisser faire. "

Le Marquis de Carabas a fait ce que son chat lui conseillait, sans savoir à quoi cela serait bon. Pendant qu'il se baignait, le roi est venu à passer.

Le chat s'est mis à crier de toutes ses forces:

- "Au secours, au secours, voilà Monsieur le Marquis de Carabas qui se noie!"

A ce cri, le roi a mis la tête à la portière, et, a reconnu le chat qui lui avait apporté tant de fois du gibier.

Il a ordonné à ses gardes qu'on aille vite au secours de Monsieur le Marquis de Carabas.

Pendant qu'on retirait le pauvre marquis de la rivière, le chat s'est approché du carrosse, et a dit au roi :

« Dans le temps que son maître se baignait, il est venu des voleurs : ils ont emporté ses habits, même s'il a crié

« Au voleur !!! » de toutes ses forces

En fait Le drôle l'avait caché les habits du fils du meunier sous une grosse pierre.

Le roi a ordonné aussitôt aux officiers de sa garde-robe d'aller chercher un de ses plus beaux habits pour monsieur le Marquis de Carabas.

Le roi lui a fait mille caresses au chat.

Comme les beaux habits qu'on venait de donner au maître du chat relevaient sa bonne mine (car il était beau, et bien fait de sa personne), la fille du roi en est tombée amoureuse.

Le Marquis de Carabas lui a jeté deux ou trois regards fort respectueux, et un peu tendres, et elle en est devenue amoureuse à la folie.

Le roi a voulu qu'il monte dans son carrosse, et qu'il fasse de la promenade.

Le chat ravi de voir que son dessein commençait à réussir, a prié les devants, et en rencontrant des paysans qui fauchaient un pré, il leur dit :

- "Bonnes gens qui fauchez, si vous ne dites au roi que le pré que vous fauchez appartient à Monsieur le Marquis de Carabas, vous serez tous hachés menu comme chair à pâté. "

Le roi n'a pas manqué de demander aux faucheurs :

-« A qui est ce pré que vous fauchez ».

- "C'est à Monsieur le Marquis de Carabas", dirent-ils tous ensemble

Carr la menace du chat leur avait fait peur.

- "Vous avez là un bel héritage, dit le roi au Marquis de Carabas.

- "Vous voyez, sire, répondit le marquis, c'est un pré qui ne manque point de rapporter abondamment toutes les années. "

Le maître chat, qui allait toujours devant, a rencontré des moissonneurs, et leur a dit :

- "Bonnes gens qui moissonnez, si vous ne dites que tous ce blé appartient à Monsieur le Marquis de Carabas, vous serez tous hachés menu comme chair à pâté. "

Le roi, qui passait un moment après, a voulu savoir :

« à qui appartient tout ce blé que je vois ? ».

- "C'est à monsieur le Marquis de Carabas", ont répondu les moissonneurs, et le roi s'en est réjoui encore avec le marquis.

Le chat, qui allait devant le carrosse, disait toujours la même chose à tous ceux qu'il rencontrait; et le roi était étonné des grands biens de monsieur le Marquis de Carabas.

Le maître chat est arrivé enfin dans un beau château dont le maître était un ogre

Le plus riche qu'on ait jamais vu, car toutes les terres par où le roi avait passé étaient sous la dépendance de ce château.

Le chat, qui a pris soin de s'informer qui était cet ogre, et ce qu'il savait faire

Il a demandé à lui parler :

- je n'ai pas voulu passer si près de votre château, sans avoir l'honneur de vous faire la révérence. »

L'ogre l'a reçu aussi civilement que le peut un ogre, et l'a fait reposer.

- "On m'a assuré, dit le chat, que vous aviez le don de vous changer en toute

sorte d'animaux, que vous pouviez, par exemple, vous transformer en lion, en éléphant?

- "Cela est vrai, répondit l'ogre brusquement, et pour vous le montrer, vous allez me voir devenir lion. "

Le chat a été si effrayé de voir un lion devant lui, qu'il a gagné aussitôt les gouttières, non sans peine et sans péril, car ses bottes ne valaient rien pour marcher sur les tuiles.

Quelques temps après le chat, a vu que l'ogre avait quitté sa première forme, il est redescendu, et a avoué à l'ogre :

- J'ai eu bien peur.

- "On m'a assuré encore, dit le chat, mais je ne saurais le croire, que vous aviez aussi le pouvoir de prendre la forme des plus petits animaux, par exemple, de vous changer en un rat, en une souris; je vous avoue que je tiens cela tout à fait impossible.

- "Impossible? A dit l'ogre, vous allez voir"

Et aussitôt il s'est changé en une souris qui s'est mise à courir sur le plancher.

Le chat dès qu'il l'a aperçue s'est jeté dessus et l'a mangée.

Cependant le roi, qui a vu en passant le beau château de l'ogre, a voulu y entrer.

Le chat, a entendu le bruit du carrosse qui passait sur le pont-levis, il a couru au-devant, et a dit au roi:

"Votre majesté soit la bienvenue dans le château de Monsieur le Marquis de Carabas.

- "Comment Monsieur le Marquis, s'écria le roi, ce château est encore à vous! Il n'y a rien de plus beau que cette cour et que tous ces bâtiments qui l'entourent: voyons-en l'intérieur, s'il vous plaît. "

Le marquis a donné la main à la jeune princesse, et a suivi le roi qui montait le premier, ils sont entrés dans une grande salle où ils ont trouvé un magnifique repas que l'ogre avait fait préparer pour ses amis qui devaient venir le voir ce même jour, mais qui n'avaient pas osé entrer, sachant que le roi y était.

Le roi, charmé des bonnes qualités de monsieur le Marquis de Carabas, de même que sa fille qui en était folle, et voyant les grands biens qu'il possédait, lui dit, après avoir bu cinq ou six coupes:

- "Il ne tiendra qu'à vous, Monsieur le Marquis, que vous épousiez ma fille. "

Le marquis, a fait de grandes révérences, a accepté l'honneur que lui faisait le roi; et le même jour a épousé la princesse.

Le chat est devenu un grand seigneur, et ne courait plus après les souris que pour se divertir.

Le petit poucet

Charles Perrault (1628-1703)

Il était une fois un bûcheron et une bûcheronne qui avaient sept enfants, tous garçons; l'aîné n'avait que dix ans, et le plus jeune n'en avait que sept. Ils étaient fort pauvres, et leurs sept enfants les incommodaient beaucoup, parce qu'aucun d'eux ne pouvait encore gagner sa vie.

Ce qui les chagrinait encore, c'est que le plus jeune était fort délicat et ne disait rien, ce qui était en fait une marque de la bonté de son esprit. Il était très petit et, quand il est venu au monde, il n'était guère plus gros que le pouce, ce qui a fait qu'on l'a appelé le Petit Poucet.

Ce pauvre enfant était le souffre-douleur de la maison, et on lui donnait toujours tort.

Cependant il était le plus fin et le plus avisé de tous ses frères, et, s'il parlait peu, il écoutait beaucoup.

Il est arrivé une année très fâcheuse, et la famine a été si grande que ces pauvres gens se sont résolus de se défaire de leurs enfants.

Un soir que ces enfants étaient couchés, et que le bûcheron était auprès du feu avec sa femme, il lui dit, le coeur serré de douleur :

- Tu vois bien que nous ne pouvons plus nourrir nos enfants; je ne saurais les voir mourir de faim devant mes yeux, et je suis décidé de les mener perdre demain au bois, ce qui sera bien facile, car, tandis qu'ils s'amuseront à fagoter, nous n'avons qu'à nous enfuir sans qu'ils nous voient.

- Ah ! s'écria la bûcheronne, pourrais-tu toi-même mener perdre tes enfants !

Son mari avait beau lui présenter leur grande pauvreté, elle ne pouvait y consentir; elle était pauvre, mais elle était leur mère.

Cependant, ayant considéré quelle douleur ce lui serait de les voir mourir de faim, elle y a consenti, et est allé se coucher en pleurant.

Le Petit Poucet a écouté tout ce qu'ils ont dit, car, ayant entendu, de dedans son lit, qu'ils parlaient d'affaires, il s'était levé doucement et s'était glissé sous l'escabelle de son père, pour les écouter sans être vu.

Il est allé se recoucher et ne n'a pas dormi du reste de la nuit, songeant à ce qu'il avait à faire.

Il s'est levé de bon matin, et est allé au bord d'un ruisseau, où il a rempli ses poches de petits cailloux blancs, et ensuite revint à la maison.

Ils sont partis, et le Petit Poucet n'a rien découvert rien de tout ce qu'il savait à ses frères.

Ils sont allés dans une forêt fort épaisse, où, à dix pas de distance, on ne se voyait pas l'un l'autre.

Le bûcheron s'est mis à couper du bois. et ses enfants à ramasser des brouilles pour faire des fagots.

Le père et la mère, les voyant occupés à travailler, se sont éloignés d'eux insensiblement, et puis se sont enfouis tout à coup par un petit sentier détourné.

Lorsque ces enfants se sont vus seuls, ils se sont mis à crier et à pleurer de toute leur force.

Le Petit Poucet les laissait crier, sachant bien par où il reviendrait à la maison, car en marchant il avait laissé tomber le long du chemin les petits cailloux blancs qu'il avait dans ses poches. Il leur dit donc :

- Ne craignez point. mes frères; mon père et ma mère nous ont laissés ici. mais je vous ramènerai bien au logis : suivez-moi seulement.

Ils l'ont suivi, et il les a mené jusqu'à leur maison, par le même chemin qu'ils étaient venus dans la forêt.

Ils n'ont pas osé d'abord entrer, mais ils se sont mis tous contre la porte, pour écouter ce que disaient leur père et leur mère.

Dans le moment que le bûcheron et la bûcheronne sont arrivés chez eux, le seigneur du village leur envoya dix écus, qu'il leur devait il y avait longtemps, et dont ils n'espéraient plus rien.

Cela leur a redonné la vie, car les pauvres gens mouraient de faim. Le bûcheron a envoyé sur l'heure sa femme à la boucherie. Comme il y avait longtemps qu'elle n'avait mangé, elle a acheté trois fois plus de viande qu'il n'en fallait pour le souper de deux personnes.

Lorsqu'ils sont été rassasiés, la bûcheronne dit :

- Hélas ! où sont maintenant nos pauvres enfants ! Ils feraient bonne chère de ce qui nous reste là. Mais aussi Guillaume, c'est toi qui les as voulu perdre : j'avais bien dit que nous nous en repentirions. Que font-ils maintenant dans cette forêt ? Hélas ! mon Dieu, les loups les ont peut-être déjà mangés ! Tu es bien inhumain d'avoir perdu ainsi tes enfants !

Le bûcheron s'est impatienté à la fin; car elle a redit plus de vingt fois qu'ils s'en repentiraient, et qu'elle l'avait bien dit.

Il l'a menacé de la battre si elle ne se taisait.

Ce n'est pas que le bûcheron n'était peut-être encore plus fâché que sa femme, mais c'est qu'elle lui rompait la tête, et qu'il était de l'humeur de beaucoup d'autres gens, qui aiment fort les femmes qui disent bien, mais qui trouvent très importunes celles qui ont toujours bien dit.

La bûcheronne était tout en pleurs :

- Hélas ! où sont maintenant mes enfants, mes pauvres enfants ! Elle le dit une fois si haut, que les enfants, qui étaient à la porte, l'ayant entendue, se mirent à crier tous ensemble :

- Nous voilà ! nous voilà !

Elle a couru vite leur ouvrir la porte, et leur dit en les embrassant :

- Que je suis aise de vous revoir, mes chers enfants ! Vous êtes bien las, et vous avez bien faim; et toi, Pierrot, comme te voilà crotté, viens que je te débarbouille.

Ce Pierrot était son fils aîné, qu'elle aimait plus que tous les autres, parce qu'il était un peu rousseau, et qu'elle était un peu rousse.

Ils se sont mis à table, et ont mangé d'un appétit qui faisait plaisir au père et à la mère, à qui ils racontaient la peur qu'ils avaient eue dans la forêt, en parlant presque toujours tous ensemble.

Ces bonnes gens étaient ravis de revoir leurs enfants avec eux, et cette joie a duré tant que les dix écus ont duré

Mais, lorsque l'argent fut dépensé, ils retombèrent dans leur premier chagrin, et résolurent de les perdre encore; et, pour ne pas manquer leur coup, de les mener bien plus loin que la première fois.

Ils ne purent parler de cela si secrètement qu'ils ne fussent entendus par le Petit Poucet, qui fit son compte de sortir d'affaire comme il avait déjà fait; mais, quoiqu'il se fût levé de grand matin pour aller ramasser des petits cailloux, il ne put en venir à bout, car il trouva la porte de la maison fermée à double tour.

Il ne savait que faire. Lorsque la bûcheronne leur ayant donné à chacun un morceau de pain pour leur déjeuner, il songea qu'il pourrait se servir de son pain au lieu de cailloux, en le jetant par miettes le long des chemins où ils passeraient : il le serra donc dans sa poche.

Le père et la mère les menèrent dans l'endroit de la forêt le plus épais et le plus obscur; et, dès qu'ils y furent, ils gagnèrent un faux-fuyant, et les laissèrent là.

Le Petit Poucet ne s'en chagrina pas beaucoup, parce qu'il croyait retrouver aisément son chemin, par le moyen de son pain qu'il avait semé partout où il avait passé; mais il fut bien surpris lorsqu'il ne put en retrouver une seule miette : les oiseaux étaient venus qui avaient tout mangé.

Les voilà donc bien affligés; car, plus ils marchaient, plus ils s'égarèrent et s'enfonçaient dans la forêt.

La nuit vint, et il s'éleva un grand vent qui leur faisait des peurs épouvantables.

Ils croyaient n'entendre de tous côtés que les hurlements de loups qui venaient à eux pour les manger. Ils n'osaient presque se parler, ni tourner la tête.

Il survint une grosse pluie, qui les perça jusqu'aux os; ils glissaient à chaque pas, et tombaient dans la boue, d'où ils se relevaient tout crottés, ne sachant que faire de leurs mains.

Le Petit Poucet grimpa au haut d'un arbre, pour voir s'il ne découvrirait rien; ayant tourné la tête de tous côtés, il vit une petite lueur comme d'une chandelle, mais qui était bien loin, par-delà la forêt.

Il descendit de l'arbre, et, lorsqu'il fut a terre, il ne vit plus rien : cela le désola.

Cependant, ayant marché quelque temps, avec ses frères, du côté qu'il avait vu la lumière. il la revit en sortant du bois.

Ils arrivèrent enfin à la maison où était cette chandelle, non sans bien des frayeurs : car souvent ils la perdaient de vue; ce qui leur arrivait toutes les fois qu'ils descendaient dans quelque fond.

Ils heurtèrent à la porte, et une bonne femme vint leur ouvrir.

Elle leur demanda ce qu'ils voulaient.

Le Petit Poucet lui dit qu'ils étaient de pauvres enfants qui s'étaient perdus dans la forêt, et qui demandaient à coucher par charité.

Cette femme, les voyant tous si jolis. se mit à pleurer, et leur dit :

- Hélas ! mes pauvres enfants, où êtes-vous venus ? Savez-vous bien que c'est ici la maison d'un Ogre qui mange les petits enfants ?

- Hélas ! madame. Lui répondit le Petit Poucet qui tremblait de toute sa force, aussi bien que ses frères, que ferons-nous ? Il est bien sûr que les loups de la forêt ne manqueront pas de nous manger cette nuit si vous ne voulez pas nous retirer chez vous, et, cela étant, nous aimons mieux que ce soit Monsieur qui nous mange; peut-être qu'il aura pitié de nous si vous vouliez bien l'en prier.

La femme de l'Ogre, qui crut qu'elle pourrait les cacher à son mari jusqu'au lendemain matin, les laissa entrer, et les mena se chauffer auprès d'un bon feu; car il y avait un mouton tout entier à la broche, pour le souper de l'Ogre.

Comme ils commençaient à se chauffer, ils entendirent heurter trois ou quatre grands coups à la porte : c'était l'Ogre qui revenait.

Aussitôt sa femme les fit cacher sous le lit, et alla ouvrir la porte.

L'Ogre demanda d'abord si le souper était prêt, et si on avait tiré du vin, et aussitôt se mit à table.

Le mouton était encore tout sanglant, mais il ne lui en sembla que meilleur. Il flairait à droite et à gauche, disant qu'il sentait la chair fraîche.

- Il faut, lui dit sa femme. que ce soit ce veau que je viens d'habiller, que vous sentez.
- Je sens la chair fraîche, te dis-je encore une fois, reprit l'Ogre, en regardant sa femme de travers, et il y a ici quelque chose que je n'entends pas.

En disant ces mots, il se leva de table, et alla droit au lit.

- Ah ! dit-il, voilà donc comme tu veux me tromper, maudite femme ! Je ne sais à quoi il tient que je ne te mange aussi : bien t'en prend d'être une vieille bête. Voilà du gibier qui me vient bien à propos pour traiter trois ogres de mes amis, qui doivent me venir voir ces jours-ci.

Il les tira de dessous le lit, l'un après l'autre.

Ces pauvres enfants se mirent à genoux, en lui demandant pardon; mais ils avaient affaire au plus cruel de tous les ogres, qui, bien loin d'avoir de la pitié, les dévorait déjà des yeux, et disait à sa femme que ce seraient là de friands morceaux, lorsqu'elle leur aurait fait une bonne sauce.

Il alla prendre un grand couteau; et en approchant de ces pauvres enfants, il l'aiguisait sur une longue pierre, qu'il tenait à sa main gauche. Il en avait déjà empoigné un, lorsque sa femme lui dit :

- Que voulez-vous faire à l'heure qu'il est ? n'aurez-vous pas assez de temps demain.
- Tais-toi, reprit l'Ogre, ils en seront plus mortifiés.
- Mais vous avez encore là tant de viande, reprit sa femme : voilà un veau, deux moutons et la moitié d'un cochon !
- Tu as raison, dit l'Ogre : donne-leur bien à souper, afin qu'ils ne maigrissent pas, et va les mener coucher.

La bonne femme fut ravie de joie, et leur porta bien à souper; mais ils ne purent manger, tant ils étaient saisis de peur.

Pour l'Ogre, il se remit à boire, ravi d'avoir de quoi si bien régaler ses amis. Il but une douzaine de coups de plus qu'à l'ordinaire : ce qui lui donna un peu dans la tête, et l'obligea de s'aller coucher.

L'Ogre avait sept filles, qui n'étaient encore que des enfants.

Ces petites ogresses avaient toutes le teint fort beau, parce qu'elles mangeaient de la chair fraîche, comme leur père; mais elles avaient de petits yeux gris et tout ronds, le nez crochu, et une fort grande bouche, avec de longues dents fort aiguës et fort éloignées l'une de l'autre.

Elles n'étaient pas encore fort méchantes; mais elles promettaient beaucoup, car elles mordaient déjà les petits enfants pour en sucer le sang.

On les avait fait coucher de bonne heure, et elles étaient toutes sept dans un grand lit, ayant chacune une couronne d'or sur la tête. Il y avait dans la même chambre un autre lit de la même grandeur : ce fut dans ce lit que la femme de l'Ogre mit coucher les sept petits garçons; après quoi, elle s'alla coucher auprès de son mari.

Le Petit Poucet, qui avait remarqué que les filles de l'Ogre avaient des couronnes d'or sur la tête, et qui craignait qu'il ne prît à l'Ogre quelques remords de ne les avoir pas égorgés dès le soir même, se leva vers le milieu de la nuit, et prenant les bonnets de ses frères et le sien, il alla tout doucement les mettre sur la tête des sept filles de l'Ogre, après leur avoir ôté leurs couronnes d'or, qu'il mit sur la tête de ses frères et sur la sienne afin que l'Ogre les prît pour ses filles, et ses filles pour les garçons qu'il voulait égorger.

La chose réussit comme il l'avait pensé; car l'Ogre s'étant éveillé sur le minuit, eut regret d'avoir différé au lendemain ce qu'il pouvait exécuter la veille.

Il se jeta donc brusquement hors du lit, et, prenant son grand couteau :

- Allons voir, dit-il, comment se portent nos petits drôles; n'en faisons pas à deux fois.

Il monta donc à tâtons à la chambre de ses filles, et s'approcha du lit où étaient les petits garçons qui dormaient tous, excepté le Petit Poucet, qui eut bien peur lorsqu'il sentit la main de l'Ogre qui lui tâtaient la tête, comme il avait tâté celles de tous ses frères.

L'Ogre, qui sentit les couronnes d'or :

- Vraiment, dit-il, j'allais faire là un bel ouvrage; je vois bien que je bus trop hier au soir.

Il alla ensuite au lit de ses filles, où, ayant senti les petits bonnets des garçons :

- Ah ! les voilà, dit-il, nos gaillards; travaillons hardiment. En disant ces mots, il coupa, sans balancer, la gorge à ses sept filles.

Fort content de cette expédition, il alla se recoucher auprès de sa femme.

Aussitôt que le Petit Poucet entendit ronfler l'Ogre, il réveilla ses frères, et leur dit de s'habiller promptement et de le suivre.

Ils descendirent doucement dans le jardin et sautèrent par-dessus les murailles. Ils coururent presque toute la nuit, toujours en tremblant, et sans savoir où ils allaient.

L'Ogre, s'étant éveillé, dit à sa femme :

- Va-t'en là-haut habiller ces petits drôles d'hier au soir.

L'Ogresse fut fort étonnée de la bonté de son mari, ne se doutant point de la manière qu'il entendait qu'elle les habillât, et croyant qu'il lui ordonnait de les aller vêtir. Elle monta en haut, où elle fut bien surprise, lorsqu'elle aperçut ses sept filles égorgées et nageant dans leur sang.

Elle commença par s'évanouir. L'Ogre, craignant que sa femme ne fût trop longtemps à faire la besogne dont il l'avait chargée, monta en haut pour lui aider. Il ne fut pas moins étonné que sa femme lorsqu'il vit cet affreux spectacle.

- Ah ! qu'ai-je fait là ? s'écria-t-il. Ils me le payeront, les malheureux, et tout à l'heure.

Il jeta aussitôt une potée d'eau dans le nez de sa femme; et, l'ayant fait revenir :

- Donne-moi vite mes bottes de sept lieues, lui dit-il, afin que j'aie les attraper.

Il se mit en campagne, et, après avoir couru bien loin de tous les côtés, enfin il entra dans le chemin où marchaient ces pauvres enfants, qui n'étaient plus qu'à cent pas du logis de leur père.

Ils virent l'Ogre qui allait de montagne en montagne, et qui traversait des rivières aussi aisément qu'il aurait fait le moindre ruisseau.

Le Petit Poucet, qui vit un rocher creux proche du lieu où ils étaient, y fit cacher ses six frères et s'y fourra aussi, regardant toujours ce que l'Ogre deviendrait.

L'Ogre, qui se trouvait fort las du long chemin qu'il avait fait inutilement (car les bottes de sept lieues fatiguent fort leur homme), voulut se reposer; et, par hasard, il alla s'asseoir sur la roche où les petits garçons s'étaient cachés.

Comme il n'en pouvait plus de fatigue, il s'endormit après s'être reposé quelque temps, et vint à ronfler si effroyablement, que les pauvres enfants n'eurent pas moins de peur que quand il tenait son grand couteau pour leur couper la gorge.

Il mit toute la famille à son aise. Il acheta des offices de nouvelle création pour son père et

pendant que l'Ogre dormait bien fort, et qu'ils ne se missent point en peine de lui. Ils crurent son conseil, et gagnèrent vite la maison.

Le Petit Poucet, s'étant approché de l'Ogre, lui tira doucement ses bottes, et les mit aussitôt.

Les bottes étaient fort grandes et fort larges; mais, comme elles étaient fées, elles avaient le don de s'agrandir et de s'apetisser selon la jambe de celui qui les chaussait; de sorte qu'elles se trouvèrent aussi justes à ses pieds et à ses jambes que si elles eussent été faites pour lui.

Il alla droit à la maison de l'Ogre, où il trouva sa femme qui pleurait auprès de ses filles égorgées.

- Votre mari, lui dit le Petit Poucet, est en grand danger : car il a été pris par une troupe de voleurs, qui ont juré de le tuer s'il ne leur donne tout son or et tout son argent. Dans le moment qu'ils lui tenaient le poignard sur la gorge, il m'a aperçu et m'a prié de vous venir avertir de l'état où il est, et de vous dire de me donner tout ce qu'il a de vaillant, sans en rien retenir, parce qu'autrement ils le tueront sans miséricorde. Comme la chose presse beaucoup il a voulu que je prisse ses bottes de sept lieues que voilà, pour faire diligence, et aussi afin que vous ne croyiez pas que je sois un affronteur. La bonne femme, fort effrayée, lui donna aussitôt tout ce qu'elle avait; car cet Ogre ne laissait pas d'être fort bon mari, quoiqu'il mangeât les petits enfants.

Le Petit Poucet, étant donc chargé de toutes les richesses de l'Ogre, s'en revint au logis de son père, où il fut reçu avec bien de la joie.

Il y a bien des gens qui ne demeurent pas d'accord de cette dernière circonstance, et qui prétendent que le Petit Poucet n'a jamais fait ce vol à l'Ogre; qu'à la vérité il n'avait pas fait conscience de lui prendre ses bottes de sept lieues, parce qu'il ne s'en servait que pour courir après les petits enfants.

Ces gens-là assurent le savoir de bonne part, et même pour avoir bu et mangé dans la maison du bûcheron. Ils assurent que lorsque le Petit Poucet eut chaussé les bottes de l'Ogre, il s'en alla à la cour, où il savait qu'on était fort en peine d'une armée qui était à deux cent lieues de là, et du succès d'une bataille qu'on avait donnée.

Il alla, disent-ils, trouver le roi et lui dit que, s'il le souhaitait, il lui rapporterait des nouvelles de l'armée avant la fin du jour.

Le roi lui promit une grosse somme d'argent s'il en venait à bout.

Le Petit Poucet rapporta des nouvelles, dès le soir même; et, cette première course l'ayant fait connaître, il gagnait tout ce qu'il voulait; car le roi le payait parfaitement bien pour porter ses ordres à l'armée.

Après avoir fait pendant quelque temps le métier de courrier, et y avoir amassé beaucoup de bien, il revint chez son père, où il n'est pas possible d'imaginer la joie qu'on eut de le revoir.

pour ses frères; et par là il les établit tous, et fit parfaitement bien sa cour en même temps.

La Geste de Petit Jean - Petit Jean et Petite Marie Mme Schont

Petit Jean avait une sœur qu'on appelait Petite Marie; Petite Marie, un jour qu'elle se promenait toute seule, rencontra un beau monsieur bien habillé, tout couvert de bijoux, d'or et de diamants. Le beau monsieur fit la cour à Petite Marie, et, quand elle rentra à la maison, elle raconta, toute joyeuse, à sa maman qu'elle avait trouvé un amoureux, et elle parlait des beaux vêtements et des superbes bijoux.

La mère de Petite Marie, sachant bien quelles ruses les ogres emploient pour séduire les petites filles, la mit en garde: il fallait vérifier si le beau galant n'était pas un ogre en personne. Pour cela, il fallait, à la prochaine rencontre, avoir sur elle une épingle, et piquer le conteur de fleurettes. Si de la piqûre sortait du sang, c'était un homme; mais si c'était du pus qui sortait de la piqûre, on avait affaire à un ogre

Petit Jean accompagna sa soeur au rendez-vous. Pendant la conversation, elle eut soin de piquer la main de son prétendant. Du pus sortit de la piqûre. Mais Petite Marie était déjà comme ensorcelée, et pour ne pas devoir dire la vérité à sa mère, elle se piqua elle-même et essuya le sang avec son mouchoir. En rentrant, elle montra à sa mère la trace de sang. Devant cette preuve, la mère consentit au mariage.

* * *

On célébra donc la noce, et l'ogre partit, emmenant Petite Marie. Mais Petit Jean, qui savait tout, voulut sauver sa sœur, et partit avec eux. Et l'ogre pensait que deux valaient mieux qu'un, et consentit à emmener aussi Petit Jean.

Arrivé dans sa maison, l'ogre ordonna immédiatement de tout préparer pour manger les deux enfants.

Les préparatifs furent un peu longs, et, à un certain moment, l'ogre s'endormit. Quand il ronfla bien fort, Petit Jean lui enleva doucement les bottes de sept lieues qu'il avait aux pieds, les chaussa, prit Petite Marie par la main, et ils partirent.

* * *

L'ogre ronfla longtemps, et les deux enfants eurent déjà fait un grand bout du chemin qui devait les ramener chez leurs parents, quand il se réveilla.

Lorsqu'il découvrit que les deux enfants étaient partis avec ses bottes de sept lieues, il se mit en une grande colère, et jura de les rattraper.

Il chaussa donc sa paire de bottes de cent lieues, et partit, et, malgré leur avance, les enfants, bientôt, entendirent derrière eux le pas rapide et le souffle de l'ogre qui approchait.

Déjà, l'ogre croyait pouvoir les saisir, et tendait la main; mais, soudain, il ne les vit plus. Petit Jean s'était transformé en jardinier, et Petite Marie en une fleur que le jardinier arrosait.

L'ogre dut retourner chez lui, et il conta à sa femme comment il avait cru saisir les enfants, et tout à coup n'avait plus vu qu'un jardinier qui arrosait une fleur. La femme lui dit: «Mais il fallait saisir le jardinier qui était Petit Jean, sûrement, et la fleur qui était Petite Marie, sans aucun doute!»

* * *

Et l'ogre, furieux d'avoir été si bête, repartit à la poursuite des enfants.

Bientôt, ils entendirent de nouveau son souffle rauque et son pas rapide; de nouveau, il étendit la main pour les saisir, mais il ne les vit plus. Il y avait devant lui une mare sur laquelle nageait un canard.

* * *

Alors l'ogre, ne pouvant croire ses yeux, demanda au canard: «Mon beau canard, n'as-tu pas vu un jeune homme et une jeune fille passer par là?»

Mais le canard continua à barboter, et ne lui répondit pas.

Revenu chez lui, l'ogre raconta à sa femme l'étrange aventure. Elle lui dit: «Tu n'as donc pas compris! Tu es trop sot, vraiment: le canard c'était Petit Jean, et la mare était Petite Marie.»

* * *

Alors l'ogre rugit de colère, et repartit comme une flèche, pensant que peut-être il trouverait encore le canard barbotant dans la mare; mais, naturellement, les enfants étaient déjà beaucoup plus loin.

Quand ils l'entendirent venir, Petite Marie se transforma en chaumière, et petit Jean en cuisinier. L'ogre arriva et demanda au cuisinier: «Mon beau cuisinier, n'as-tu pas vu passer un jeune homme et une jeune fille?» Mais le cuisinier ne lui répondit pas, et continua à dire: «*grignoti grignota* » cette sauce est assez assaisonnée», et aspergea le Diable avec de l'eau bouillante. L'ogre courut tant qu'il put... Dans sa hâte, il ne trouva pas la porte de la chaumière, et sauta par une fenêtre qu'il arracha en passant; il revint chez lui, rapportant la fenêtre, et raconta sa mésaventure à sa femme. Et sa femme vit bien que la fenêtre qu'il avait apportée n'était qu'un morceau de la robe de Petite Marie, et elle le lui dit.

* * *

Quand il comprit que, pour la troisième fois, les fugitifs lui avaient échappé, il entra dans une fureur terrible. Il grinça des dents si fort que des étincelles jaillirent de sa gueule, et mirent le feu à sa maison. Et le feu dévora la maison, l'ogre et sa femme.

* * *

Les enfants revinrent auprès de leurs parents, et l'aventure servit de leçon sévère à Petite Marie.

<http://touslescontes.com/biblio/contes.php?idConte=789>